

(Re)construction de soi des jeunes garçons de la rue placés au centre de leur projet personnel de vie¹

Philippe Kasongo Maloba Tshikala, Ph.D.

Université catholique de Louvain

Balthazar Ngoy Fiama Bitambile, Ph.D.

Université de Lubumbashi

Résumé

Cette communication s'inspire de la recherche doctorale de Philippe Kasongo à Lubumbashi¹, thèse soutenue le 21 décembre 2011 à l'Université Catholique de Louvain. Il s'agit de rendre compte d'une possible (re) construction de soi des jeunes rencontrés. La démarche participative s'étant révélée importante grâce à l'observation et l'entretien, la singularité des motifs de leur rupture familiale, leurs souffrances et capacités de résilience, ont permis de redéfinir notre rôle et la nature de l'interaction avec les participants à la recherche. La prise des contacts s'est appesantie sur un consentement verbal, libre et éclairé, car le jeune consentant pouvait à tout moment arrêter l'entretien s'il estime que la situation se passe mal pour lui. Les résultats ont révélé une résilience au cas par cas. Les ressources internes personnelles en interaction avec certains facteurs externes ont permis à chaque jeune de donner du sens à sa souffrance afin de surmonter ses difficultés.

Mots clés

RÉSILIENCE, TRAUMATISME, RUPTURE FAMILIALE, JEUNES DE LA RUE

Introduction

Réaliser une recherche avec les enfants dits de la rue n'est pas une entreprise aisée. Le tact, la patience et l'attitude d'écoute sont indispensables pour y parvenir. Grâce à notre immersion, nous avons montré que les « enfants de la

¹ **Note des auteurs :** Qu'il nous soit permis d'exprimer nos sentiments de profonde gratitude aux organisateurs de ce Colloque, particulièrement Mesdames Chantal Royer et Colette Baribeau, d'avoir accepté notre participation en retenant notre proposition de communication.

rue » possèdent des ressources internes susceptibles de leur permettre de se reconstruire s'ils sont placés au centre de leurs propres projets de vie. Ils sont capables de réflexion cohérente et de créativité, raison pour laquelle nous avons adopté une attitude militante pour mettre leurs qualités en avant. Dans cet article, nous utilisons de manière indistincte les termes « enfant » et « jeune » de la rue et nous recourons aux codes constitués de deux lettres chacun pour les désigner afin de garantir leur anonymat. Ils sont tous garçons de moins de 25 ans. Ainsi, nous parlons de notre démarche méthodologique, ensuite nous présentons notre posture militante de chercheur, nous évoquons enfin leur possible (re)construction.

Notre approche méthodologique

Cette partie est consacrée à l'approche méthodologique et aux outils utilisés pour le recueil des informations, notamment l'entretien semi-directif, l'observation directe et l'observation participante. Elle concerne également l'analyse des données.

Méthodologie de mise en œuvre

Nous avons eu recours à l'approche qualitative dans la collecte des informations et leur analyse. Nous avons souhaité utiliser au départ la méthode des monographies à travers les récits de vie, méthode d'usage courant en Occident, mais le contexte ne s'y est pas prêté. D'où l'usage des entretiens semi-directifs inspirés du récit de vie avec onze garçons de la rue et quatre filles pauvres. Malgré l'inapplicabilité de ladite méthode, elle nous a permis de repérer les sites des jeunes de la rue pour des rencontres ultérieures; de rendre compte des difficultés de terrain en vue d'y remédier; d'identifier la tranche d'âge des jeunes qui se retrouvent dans la rue; de connaître la récurrence de l'origine sociogéographique de la majorité des enfants de la rue à Lubumbashi; de mettre en évidence leur autoreprésentation, leur représentation sociale telle que renvoyée par la société et l'évaluation de leur vie; de réaliser l'ébauche du parcours de certains jeunes et déceler les motifs de leur errance.

Cette transposition est liée à la difficulté de prise de parole par les jeunes, car ils s'estiment moins autorisés à exprimer leurs idées et révéler aux inconnus les secrets familiaux. C'est une fuite en avant qui se manifeste dans leur discours : « quand j'aurai accès à la parole, je me ferai un récit de moi qui me donnera une stabilité et une cohérence interne. Je pourrai tenir le coup en cas de nouveaux fracas externe » (Cyrulnik & Seron, 2003, p. 15). Cette intériorisation des normes sociales par les jeunes montre qu'en Afrique, un enfant ne prend pas la parole sans autorisation parentale. S'il le faut, il est appelé à passer par un adulte, notamment son tuteur qui lui sert d'ailleurs de porte-parole.

Dans certains cas, pour contourner cette difficulté, nous avons eu recours au dessin pour susciter la parole, car « dessiner fait langage entre l'objet, l'auteur et l'observateur » (Vinay, 2007, p. 11). Le constat montre qu'en leur demandant de dessiner une situation qui arrive à un enfant de la rue, les jeunes s'expriment facilement. Dans leur imaginaire, ils trouvent comme une excuse dans le fait que les idées émises se rapportent au dessin et ne porteraient pas atteinte à la « dignité » d'autrui en termes d'accusations ou de calomnie. Cette prise de parole leur a apporté la décharge de leurs fantasmes et de leur angoisse grâce à son pouvoir libérateur.

Les risques qui nous ont exposé aux exactions et à l'insécurité durant la pré-enquête en abordant directement les jeunes dits de la rue sur la place publique, nous ont conduit à les atteindre de manière sécurisée à travers les institutions qui les accueillent. Trois maisons d'accueil tenues par les salésiens ont accepté notre requête : la *Maison Bakanja-ville*, la *Maison Laura* et la *Maison Magone filles*. La première accueille les garçons de la rue et les deux dernières hébergent les filles pauvres. Notre tâche s'annonçait comme rude étant donné l'opération de ratissage des enfants de la rue, décrétée par l'autorité municipale pour les mettre hors d'état de nuire. Leur nombre a augmenté par la crise financière mondiale qui a engendré en 2009 la fermeture d'un bon nombre d'entreprises minières « multinationales » qui utilisaient la plupart d'enfants de la rue suite au boom minier. Le recueil de l'information a été réalisé grâce à l'entretien et l'observation (Olivier De Sardan, 2008).

Entretien semi-directif

Principal instrument de notre recherche, l'entretien semi-directif est pour De Ketele et Rogers (1996)

une méthode de recueil d'informations qui consiste en des entretiens oraux, individuels ou de groupe, afin d'obtenir des informations sur des faits ou des représentations dont on analyse le degré de pertinence, de validité et de fiabilité en regard des objectifs du recueil d'informations (p. 20).

Le caractère multiaxial des interviews diachroniques a été pertinent du fait que la même personne a été rencontrée à des moments différents pour nous permettre de comparer l'évolution des informations dans le temps.

Partant du guide d'entretiens qui est selon Patton (1991) « une liste de questions ou de problèmes qui doivent être étudiés dans le cadre d'une entrevue » (p. 283), notre entretien semi-directif « n'est ni entièrement ouvert, ni canalisé par un grand nombre de questions précises » Quivy et Van Campenhout (2006, p. 175), car ce sont des questions relativement ouvertes, posées pas forcément dans l'ordre où nous les avons notées et sous la

formulation prévue. L'interlocuteur avait un certain degré de liberté de construire et d'exprimer sa réponse comme il l'entend. Cependant le recadrage de l'échange par les reformulations *écho* ou *clarification* pouvait ramener au thème le jeune qui s'écarte de nos objectifs. Ainsi nous intervenons le moins possible en suivant son discours et en le relançant autant que faire se peut (Guittet, 1983). Notre attitude d'écoute et notre neutralité bienveillante (Pedielli, 2005) ont créé un espace de parole pour les jeunes. La catharsis et le défoulement ont bénéficié du rôle libérateur de la parole pour se mettre en place. En donnant directement la parole aux jeunes, nous avons appréhendé leur authentique vécu qui n'est pas mieux décelable si on passe par des porte-paroles (éducateurs ou tuteurs). Ces derniers ont néanmoins témoigné pour enrichir les propos des jeunes. Nos entretiens sont principalement individuels, mais quelques activités ludiques (match de football, volley-ball, jeu de Kicker) nous ont donné l'occasion de réaliser les entretiens de groupe.

Notre point de regroupement pour rencontrer les jeunes était la *Maison Bakanja-Ville*, car comme le souligne Bertaux (2006) : « le repérage de sujets potentiels est encore plus difficile si votre catégorie n'a aucun point de regroupement » (p. 58). Ce sont des jeunes qui exercent différentes activités de survie comme *petits cireurs, rabatteurs, receveurs, creuseurs dans les mines, gardiens et nettoyeurs des véhicules*. Quelques-uns seraient exploités par les adultes par un paiement dérisoire de leurs prestations.

Les propos du Gouverneur de province recueillis par Braeckman (2009) sont révélateurs en ce sens que :

parmi les 100 000 creuseurs artisanaux se retrouvent des intellectuels au chômage, des enfants en mal d'école, mais aussi de nombreux militaires démobilisés. Ces derniers, s'ils étaient privés de leur gagne-pain, pourraient être tentés par l'aventurisme ou par le banditisme pur et simple (p. 17).

C'est pourquoi le gouvernorat est arrivé à employer certains jeunes de plus de 18 ans pour le nettoyage des artères de la ville moyennant une somme mensuelle de 100\$ chacun. L'objectif est de résorber le taux de désœuvrés et donner du boulot aux jeunes en âge d'effectuer un travail rémunéré. Notre prise de contact avec le jeune s'est réalisée à travers l'allocution suivante :

Je suis enseignant et chercheur à l'Université de Lubumbashi, je viens vers toi pour me rendre compte de la manière dont tu te définis eu égard aux conditions de ta vie d'une part et de la considération sociale envers toi telle que tu la saisis d'autre part. Aussi veux-je savoir si tu partages ce point de vue social. Toi et moi, aurons plusieurs moments de rencontre selon ta disponibilité

et je te garantis l'anonymat étant donné que cette recherche est conçue pour des fins essentiellement scientifiques. J'ai besoin de ta collaboration en répondant aux questions que je vais te poser si tu acceptes de m'aider. Tu es libre de construire ta réponse comme tu veux et tu peux arrêter ta participation quand bon te semble.

Cette allocution était suivie de la question : « Je veux que tu me racontes comment tu es arrivé à cette vie de la rue ». Dès que le jeune prend la parole, nous l'accompagnons par des mimiques et des signes vocaux en l'interrompant le moins possible (Bertaux, 2006). Notre intérêt portait sur le contenu manifeste et latent du discours. Les réponses ont révélé différents parcours des jeunes. Bertaux (2006) insiste de revenir, avant de clore l'entretien, sur l'évocation de moments positifs dans la vie du sujet, de lui demander par exemple quel en a été le moment le plus heureux ou de retourner à ce qu'il considère comme sa plus grande réussite. Si cela est chose faite, il conseille alors d'arrêter le magnétophone.

Néanmoins, ajoute-t-il : « [...] soyez encore attentif, car c'est peut-être à ce moment précis que le plus important va vous être dit, par exemple une "clé" faute de laquelle vous ne sauriez comprendre ce que, précisément, vous cherchez à connaître » (Bertaux, 2006, p. 65). Il est indéniable que l'entretien véritable commençait lorsque nous quittions le cadre formel de rencontre, en continuant à échanger avec les jeunes peu avant la séparation. Certains jeunes nous accompagnaient en sortant des murs de l'institution, parfois jusqu'à l'arrêt de bus et chemin faisant nous nous entretenions. Ainsi nous n'activions plus notre dictaphone, mais bien comme dit Bertaux (2006) « "la cassette" de notre enregistreur cérébral » (p. 66).

Observation directe et observation participante

Dans cette étude, l'entretien a été triangulé avec l'observation. Cette dernière est « un processus dont la fonction première et immédiate est de recueillir de l'information sur l'objet pris en considération en fonction de l'objectif organisateur [...] » (De Ketele & Rogers, 1996, p. 21). Elle peut être directe ou participante. Ainsi pour Peretz (1998) : « l'observation directe impose une relation sociale au milieu étudié; cette relation est surtout centripète car c'est l'observateur qui doit s'adapter au monde social qu'il veut étudier, et s'efforcer d'y trouver une place » (p. 50).

Selon Mazzocchetti (2005)

l'observation participante est une expression du jargon anthropologique qui traduit, plus ou moins bien, l'idée d'être là, de partager, d'observer, de discuter, de participer. C'est vivre avec les personnes rencontrées certains moments, certains événements,

les petites choses de tous les jours. C'est s'impliquer, échanger, dialoguer, être ensemble. C'est aussi prendre des notes, raconter au jour le jour ce qu'on vit, ce qu'on sent, ce qui se dit, ce qu'on ressent (p. 20).

Tandis que pour Albarello (2007)

le chercheur s'intègre au groupe étudié. Il participe à sa vie et y est assimilé; il devient ainsi le témoin des comportements sociaux d'individus ou des groupes sur le milieu de leurs activités, sans modifier le déroulement de ces activités. Généralement, l'objet d'étude est le groupe lui-même : ses rapports de pouvoir interne, ses réseaux, ses actions, son mode de fonctionnement, ses dysfonctionnements (p. 89).

Sur le terrain, les deux types d'observations ont tendance à se confondre, mais la différence que nous établissons est que dans l'observation directe notre participation aux activités du groupe étudié est passive, nous ne sommes que témoin. Par contre, dans l'observation participante nous sommes aussi acteur. En effet, l'observation est directe lorsque certains de leurs comportements se sont produits au moment de notre présence dans leur univers sans requérir notre participation active. Elle a également eu lieu dans notre collaboration avec les trois maisons d'accueil en nous conformant à leurs exigences. Cependant l'observation est participante lorsque nous prenons part aux activités du groupe étudié.

Transcription

Nous avons transcrit immédiatement et personnellement les entretiens réalisés, au fur et à mesure, après chaque descente sur le terrain en vue de nous faciliter la remémoration. Nous nous sommes servi du dictaphone pour enregistrer nos entretiens bien que systématiquement rejeté par la majorité du fait qu'il induit un effet mécanique chez l'interlocuteur. Mais au fil du temps, son usage a été toléré, accepté voire exigé suite à la mise en confiance. Concrètement, nous commençons d'abord par télécharger nos entretiens du dictaphone à l'ordinateur. Puis nous saisissons les prises des notes du jour que nous complétons par l'audition du contenu téléchargé. Auditionner, traduire le swahili en français et transcrire, telles sont nos tâches pour les entretiens réalisés en audio.

Analyse des données et grilles d'analyse

Pour donner du sens aux données recueillies, nous avons utilisé l'analyse de contenu. Selon Quivy et Van Campenhoudt (2006), elle « porte sur des messages aussi variés que des œuvres littéraires, des articles des journaux, des

documents officiels, des programmes audiovisuels, des déclarations politiques, des rapports de réunion ou des comptes rendus d'entretiens semi-directifs » (p. 201). Poussin (2003) en distingue trois types suivants : l'analyse thématique, l'analyse interlocutoire et l'analyse de l'énonciation. C'est l'analyse thématique qui a été retenue, car elle est « souvent utilisée pour l'analyse de corpus d'entretiens ouverts ou semi centrés » (Bertaux, 2006, p. 93). Elle nous a permis de dégager des indicateurs afin de résumer les multiples sens des messages du discours. Ainsi, à partir des grilles de référence construites sur base des guides d'entretien et des objectifs poursuivis par chaque question, nous avons élaboré différentes catégories qui nous ont permis de procéder à des inductions et construire du sens « commun ». Ces catégories contiennent des bouts de phrases et des mots qui ont une certaine signification en rapport avec le contenu analysé, c'est-à-dire la répartition des données entre différents thèmes.

Dans cette analyse, la détermination des critères d'inclusion dans chacune des catégories a été réalisée grâce à l'analyse longitudinale de trois cas et leur inter-analyse par trois juges bénévoles. Cette inter-analyse visait la concordance et/ou la discordance entre ces juges. En dépit de petites nuances qui ont été clarifiées, la concordance a été obtenue. L'analyse des données était consécutive à la cueillette de l'information, ce fut alors le premier niveau d'analyse. L'avantage que nous a offert cette concomitance est, selon Miles et Huberman (1991), l'alternance d'un travail de réflexion sur les données déjà collectées et une mise au point de nouvelles stratégies pour en collecter d'autres, souvent de meilleure qualité : un modèle idéal qui dès le début entremêle ces deux opérations.

L'analyse thématique, spécialement celle catégorielle nous a permis de comparer les fréquences de certaines caractéristiques (le plus souvent les thèmes évoqués) progressivement regroupés en catégories significatives (Quivy & Van Campenhoudt, 2006). Selon Bardin (1998) « elle fonctionne par opérations de découpage du texte en unités puis classification de ces unités en catégories selon les regroupements analogiques » (p. 207). De cette façon, elle « offre la possibilité de traiter de manière méthodique des informations et des témoignages qui présentent un certain degré de profondeur et de complexité » (Quivy & Van Campenhoudt, 2006, p. 202). Le mérite de l'analyse thématique est de nous avoir permis de « préparer un certain type d'analyse comparative par thèmes, et de faciliter la rédaction du compte rendu de recherche » (Bertaux, 2006, p. 93). Nos thèmes d'analyse sont élaborés sur base de deux guides d'entretien dont l'un constitué de 21 questions est destiné aux jeunes, et l'autre composé de 11 questions est consacré aux éducateurs responsables de la

prise en charge institutionnelle et aux familles, c'est-à-dire les parents et les proches parents des jeunes interrogés.

Posture militante du chercheur

Partant de la stigmatisation des jeunes de la rue traités quasi unanimement de sorciers, notre engagement en tant que chercheur qualitatif est de rendre compte des besoins réels des jeunes de la rue à partir de leurs dires. Mais aussi de sensibiliser par nos écrits les différents acteurs sociaux à les considérer comme des êtres humains, c'est-à-dire des acteurs qui possèdent d'innombrables ressources qu'il faut seulement sublimer pour le bien des jeunes et de la société. Certes, parmi eux quelques-uns révèlent leurs contacts avec des pratiques sorcières et/ou fétichistes, mais pas tous comme le laisse entendre l'opinion publique. La sorcellerie est récurrente dans les discours de la plupart des acteurs sociaux, même parmi les intellectuels. Elle a une valeur négative et fait partie intégrante de la culture.

En son temps, jouant le rôle de porte-parole de la société globale (Kasongo, 1991) vis-à-vis des enfants de la rue, nous avions des portraits à charge à leur rencontre et nous les considérons de « délinquants ». Peu à peu, nous avons remplacé le concept caricatural de « délinquance » par celui de « déviance » pour sa référence à la notion de « norme sociale ». En effet, « le caractère déviant ou non d'un acte dépend [donc] de la manière dont les autres réagissent » Becker (1985, p. 35). Grâce à notre immersion, la recherche a fait ressortir divers statuts des jeunes rencontrés, bien au-delà de la sorcellerie qui leur est primordialement imputée. Le Tableau 1 en dégage dix allant du travailleur au mendiant en passant par écolier, voleur-ramasseur, creuseur dans les mines, sorcier, très errant, soldat-rabatteur, receveur dans le transport en commun et pickpocket.

Au départ, le choix des sujets a été effectué sur base de quatre critères suivants : l'âge inférieur à 25 ans, le lieu de rencontre qui est la place publique, l'heure de rencontre qui est tardive ou une heure de la journée durant laquelle, le jeune est censé être soit sous contrôle parental, soit à l'école. Par la suite, les trois derniers critères ont été remplacés par sa présence à la maison d'accueil. La rue n'enfante pas, mais alors pourquoi ce foisonnement des enfants dits de la rue? À la lumière de ce tableau, il ressort qu'ils sont issus de milieux différents et nombreux viennent d'ailleurs, c'est-à-dire d'autres provinces que celle du Katanga. Ils seraient favorisés par le chemin de fer qui relie Lubumbashi à quelques villes, notamment *Mwene-Ditu*², *Kananga*³ et *Kindu*⁴. Ils resquillent en montant sur le toit du train en mouvement. Ils se prennent ainsi pour des astronautes grâce à la pratique surnommée « *mustronger* » (Mulumbwa Mutambwa, 2009), allusion faite à Armstrong Neil Alden, cet

Tableau 1
Garçons de la rue abordés et leurs statuts

N°	Codes ⁵	Statut	Etudes	Age	Origine	NE ⁶	DVR ⁷
1	BL	Travailleur	5 ^e p	21	Kasaï or.	3	4 ans
2	CL	Ecolier	5 ^e p	11	Kasaï or.	3	+/- 8 mois
3	FC	Voleur- ramasseur	3 ^e p	13	Katanga	3	6 ans
4	GN	Travailleur	6 ^e p	13	Katanga	3	1,6 an
5	HN	Creuseur/mines	6 ^e p	13	Bandundu	2	11 mois
6	JB	Sorcier	1 ^{ère} p	8	Maniema	5	4 mois
7	KL	Très errant	5 ^e p	17	Katanga	4	6 ans
8	KN	Soldat - rabatteur	3 ^e p	19	Kasaï occ.	1	5 ans
9	NL	Receveur- lambda	3 ^e p	16	Kasaï or.	2	1 ^{1/2} mois
10	TL	Pickpocket	5 ^e p	14	Kasaï or.	3	2 ans
11	UL	Mendiant	4 ^e p	24	Kasaï or.	2	11 ans
Total des entretiens réalisés par les jeunes garçons						31	

Source : Kasongo (2011, p. 214)

astronaute qui effectua le premier voyage spatial et qui marcha sur la lune avec son compagnon Edwin Eugene.

La vie de la rue est un cauchemar, un véritable traumatisme engendré par la rupture familiale (rejet familial ou fugue). Accentuée par le faible niveau d'instruction des jeunes, car aucun n'a franchi la 6^e année primaire (voir colonne « études »), cette rupture est vécue comme une souffrance psychique d'origine sociale (Furtos, 2008) et dont les facteurs sont innombrables. Nous en avons inventorié sept qui conduisent à l'errance et qui débouchent, soit à l'autoreprésentation, soit à la résilience pour influencer ensuite sur l'errance comme l'indique la Figure°1.

Cette figure laisse remarquer que la plupart des jeunes ne sont pas dans la rue de leur propre gré. La rupture familiale que nous considérons comme symptôme ou signe de leur vagabondage est favorisée par le divorce, le

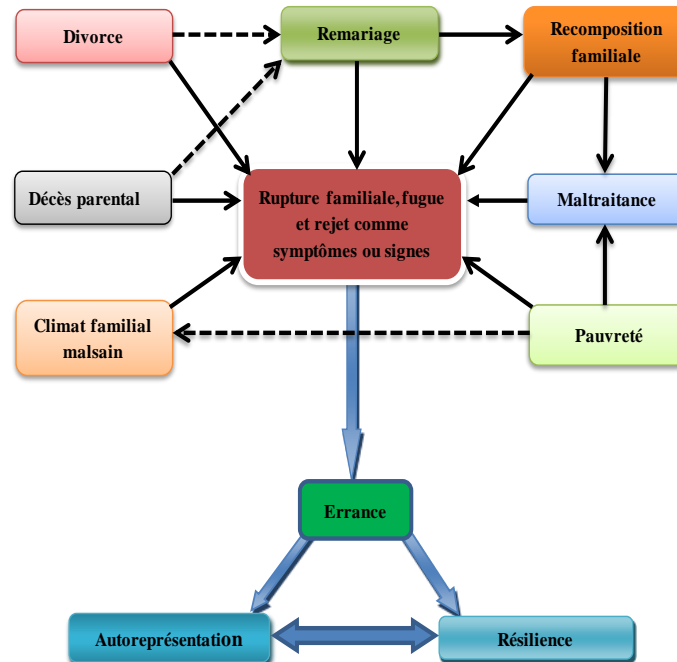


Figure 1. Facteurs sociaux de rupture familiale. Source : Kasongo (2011, p. 275).

remariage, la reconstitution familiale, la maltraitance, la pauvreté, le décès parental et le climat familial malsain. Le divorce et le décès parental peuvent ou ne pas conduire au remariage, la pauvreté ne débouche pas non plus nécessairement au climat familial malsain, mais tous ces facteurs réunis ou pris séparément, conduisent à la rupture familiale. Les familles rejettent leurs enfants sous différents prétextes : sorcellerie, violence, drogue. Pourquoi alors les appeler enfants de la rue si les familles sont responsables de leur exclusion ?

Contrairement aux garçons, les quatre filles abordées ne sont pas « de la rue », mais bien pauvres. Elles bénéficient de la prise en charge institutionnelle pour aller de l'avant et fréquentent l'école. Elles sont toutes originaires de la province du Katanga. Parmi elles, deux ont de la famille à Lubumbashi et deux autres viennent de l'intérieur de la province. Celles-ci sont prises en charge au centre fermé, la *Maison Laura*, celles-là au centre semi-ouvert, la *Maison Magone filles*, qui jouit du statut d'une *maison famille*. La situation des filles semble porteuse d'espoir, tandis que les garçons forment un noyau de désespoir.

Les témoignages ont été recueillis auprès de six adultes : quatre éducateurs et deux proches parents qui ont donné chacun deux témoignages. Les proches parents sont un homme et une femme; et parmi les éducateurs, il y a une éducatrice. Notre préoccupation de recherche étant une initiative personnelle, nous n'avons aucun mandat institutionnel ou privé. De ce fait, nous ne sommes redevable à personne. Nous luttons contre la stigmatisation des enfants de la rue pour leur permettre de se reconstruire. Cette revalorisation leur permet de retrouver la confiance et de valoriser leur potentiel. En travaillant avec eux dans une relation interactionnelle, ils se sont exprimés de manière authentique sur leurs préoccupations. Ainsi, nous avons appréhendé leurs besoins et comment chacun envisageait son avenir.

Dans notre militantisme, nous avons constaté que le comportement des jeunes était régi par deux principes. Le premier est le retournement en son contraire, un mécanisme de défense qui vise la protection du « Moi » contre les attaques aussi bien internes qu'externes. Et comme l'affirme Parazelli (2002) « tout acte défensif a pour objet d'assurer la sécurité du Moi et d'éviter un déplaisir » (p. 65), alors que pour Laplanche et Pontalis (2009), le mécanisme de défense renvoie à « l'utilisation défensive de tel ou tel "destin pulsionnel" : refoulement, retournement sur soi, renversement dans le contraire » (p. 235). Ce sont des processus involontaires qui permettent de supporter plus facilement les angoisses très fortes. Freud (1949), Mucchielli (1981) et Wolff (2007) y ont consacré quelques études. Le second est le principe philosophique de Sartre (1947, p. 30) « l'enfer c'est les autres » dans lequel l'idée de menace extérieure est mise en avant et susceptible d'être développée comme suit :

Autruï est un envahisseur qui menace mon être, il me vole le monde pour le constituer autour de son Moi, il veut faire de moi non pas ce que je veux que je sois, mais ce qu'il croit que je veux que je sois.

Les fantasmes des enfants de la rue étant fondés sur la considération sociale négative intériorisée, sans l'accepter, nous affirmons avec Szerman (2006) que « pour entrer en résilience, l'enfant a besoin de mettre en place des mécanismes de défense et d'être dans un environnement qui l'y autorise » (p. 26). De cette manière, la (re)construction de soi s'avère possible. Ces mécanismes de défense se mettent à l'avant plan pour protéger l'individu menacé dans son équilibre psychique, et cèdent progressivement place, en cas d'échec, à d'autres processus de la manière suivante :

Face à un événement ou à une accumulation d'événements déstabilisants, l'appareil psychique parvient à la longue ou rapidement à se trouver dépassé par l'ampleur de la tension

ressentie. Normalement, face à une accumulation de stimuli, des processus psychiques inconscients appelés “mécanismes de défense” sont mis en place pour maintenir ou restaurer l’intégrité de la personne. Lorsque cela n’est plus possible, la surcharge d’excitation sera gérée par un autre système d’évacuation des tensions, celui de la sphère comportementale (fugues, fuite...). Enfin, si ces deux mécanismes de défense et comportementaux sont saturés, un dernier mécanisme dit “psychosomatique” interviendra, en mettant en action le corps de la personne, le laissant “parler” sous forme de maladies (tics, douleurs abdominales, plaintes corporelles...). Le corps dit tout haut ce que la conscience tait (Szerman, 2006, p. 112).

L’écart constaté quelquefois entre la représentation de soi qu’est cette manière dont les garçons de la rue se définissent et la représentation sociale, c’est-à-dire la manière dont la société globale se représente les garçons de la rue qu’elle assimile à la déviance, nous a permis de mettre en lien l’autoreprésentation, la résilience et la déviance comme le montre la Figure 2.

L’interaction de l’autoreprésentation et la résilience met l’accent sur le prix à payer en vue d’acquérir l’estime de soi si nous nous référons tant à Deschamps et Moliner (2008) qu’à Cyrulnik (2005). L’interaction de la résilience avec la déviance fait ressortir la prise des risques, la vulnérabilité sociale et l’estime des pairs. Mais avec Cyrulnik (2002) nous remarquons que « [les] jeunes entravés dans leur aventure sociale et culturelle, [ils] deviennent résilients grâce à la délinquance » (p. 17). Le but qu’ils poursuivent malgré leur déviance est la recherche de la considération, car ils veulent toujours donner bonne impression. L’interaction de l’autoreprésentation et la déviance donne lieu à la légitimation et à la rationalisation.

De l’interaction de ces trois facteurs résulte la sublimation par désir de reconnaissance sociale, c’est-à-dire que les jeunes ajustent leur comportement en vue d’être reconnus et acceptés par la société globale comme acteurs sociaux. Une illustration en est la débrouille en qualité de *katako* (porteurs des charges). Ils se présentent comme étant utiles à la société, leur présence sur la place publique semble être tolérée du fait qu’ils rendent service à la population. C’est avec du recul qu’ils arrivent à donner un sens positif à leur vie : « l’homme doit se battre ».

(Re) construction de soi des jeunes placés au centre de leur projet personnel de vie

Comme tout être humain, les garçons de la rue ont besoin de la considération, ils veulent être entourés par des gens qui les apprécient et qui reconnaissent



Figure 2. Rapport entre résilience, autoreprésentation et déviance. Source : Kasongo (2011, p. 79).

leur valeur. Ils se sont sentis aimés et honorés par notre présence, car nous avons travaillé avec eux, nous étions non seulement parmi eux, mais bien avec eux. Ce qui nous a valu d’être assimilé à leurs bienfaiteurs, les frères salésiens, si bien que quelques-uns nous ont attribué l’identité « mufra » prononcé « moufra » c’est-à-dire « frère salésien » dans leur argot. Quasi unanimement, chacun nous a déclaré :

Je t’appelle frère, car tu fais le travail des salésiens, Ce sont eux qui nous aiment, nous enfants de la rue. Personne ne s’intéresse à nous comme eux. Tu t’occupes de nous enfants de la rue, enfants marginalisés, enfants vagabonds.

Malgré des souffrances et/ou des traumatismes cumulatifs traversés, ils se sont montrés chacun porteur d’un projet personnel de vie. La métaphore de Lebigot (2006) montre que :

le traumatisme psychique résulte d’une rencontre avec le “réel” de la mort. Cela veut dire que le sujet s’est vu mort ou il a perçu ce qu’est vraiment la mort comme anéantissement, et non sous cette forme imaginaire qui caractérise le rapport des hommes à la mort (pp. 7-9).

En effet, « traumatisme vient du grec ancien “traumasticos”, signifiant “action de blesser”. Mais son acception française actuelle correspondrait plutôt au mot grec trauma, qui signifiait “blessure”, “dommage” ou “désastre”, dont on n’a retenu que la première des significations » (Crocq, 1999, p. 214). « C’est le phénomène dynamique de transmission du choc au sein du psychisme, en train de provoquer et éventuellement d’entretenir des désordres psychopathologiques [...] (Crocq, 1999, p. 215).

Est intimement liée à la notion de traumatisme, celle de résilience dont elle dépend fortement. Delage nous propose leur interaction à travers ce qu’il a appelé la balance de vulnérabilité (voir la Figure 3).

Il importe de retenir :

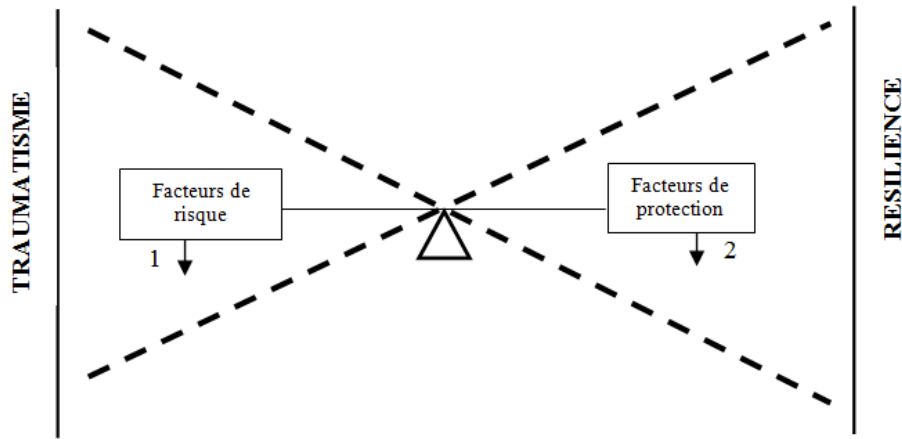
[qu’] on ne peut parler de résilience que s’il y a un traumatisme suivi de la reprise d’un type de développement, une déchirure raccommodée. Il ne s’agit pas du développement normal puisque le traumatisme inscrit dans la mémoire, fait désormais partie de l’histoire du sujet comme un fantôme qui l’accompagne (Cyrulnik, 2005, p. 17).

Aux prises avec la vulnérabilité et les facteurs de risque, les jeunes de la rue essaient de valoriser leurs ressources individuelles et les facteurs de protection par la mobilisation des potentialités internes, ils arrivent à dépasser voire à affronter les circonstances adverses. Dans notre rôle de militant, il convient de relever que « le concept de vulnérabilité incite à regarder la moitié vide de la bouteille alors que la résilience invite à en regarder la moitié pleine » (Szerman, 2006, p. 41).

La définition de la « résilience » ne rassemble pas l’unanimité des auteurs. Issu des Sciences exactes, le terme signifie la résistance des matériaux aux chocs, mais

quand il est passé dans les sciences sociales, il a signifié “la capacité à réussir”, à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit du stress ou d’une adversité qui comportent normalement le risque grave d’une issue négative (Cyrulnik, 2002, p. 8).

L’évolution spatio-temporelle du mot lui donne sur le plan psychique le sens des capacités adaptatives ou la capacité d’encaisser. L’origine latine du terme “resilire” donne en français la “résiliation” et la “résilience”. Son verbe



Les facteurs de risque l'emportent sur les facteurs de protection. La vulnérabilité augmente, l'occurrence d'un vécu traumatique dans une situation adverse est plus grande.

Les facteurs de protection l'emportent sur les facteurs de risque et font pencher la balance du côté de la résilience.

Figure 3. Balance de Vulnérabilité. Source : Delage (2008, p. 53).

salire, qui veut dire “sauter” indique avec le préfixe “*re*” un mouvement vers l’arrière. D’où son sens médiéval français, “se rétracter”, “se dégager” d’un contrat par une sorte de saut en arrière (Tisseron, 2007). Résilience évoque aussi la résiliation d’un contrat, le fait de se dégager d’une situation hostile pour ne plus être prisonnier du passé (Szerman, 2006). Il s’agit d’exploiter une capacité à résister, à surmonter un handicap, c’est la théorie anglo-saxonne du *coping*. Le choix de la théorie de résilience repose sur son adaptation au contexte des jeunes de la rue confrontés aux situations traumatiques.

De ce qui précède, nous épousons l’idée de Cyrulnik selon laquelle la résilience est un processus, une situation évolutive dans le temps. C’est la capacité du sujet à prendre du recul en vue de surmonter les difficultés de la vie, aller de l’avant et donner un sens à sa souffrance grâce à l’apport des facteurs internes et des facteurs de protection externe dits familiaux. Bien souvent

quand la douleur est trop forte, on est soumis à sa perception, on souffre. Mais dès qu’on parvient à prendre du recul, dès qu’on peut en faire une représentation théâtrale, le malheur devient

supportable, ou plutôt, la mémoire du malheur est métamorphosée en rire ou en œuvre d'art (Cyrulnik, 2002, p. 12).

Nous avons mis en évidence une résilience au cas par cas grâce à la singularité de leur souffrance. Chacun mobilise ses propres ressources en vue de trouver une solution unique à ses difficultés. Deux cas illustrent nos propos. CL (11 ans) a trouvé son salut dans la fugue et la scolarité. L'espoir qu'il avait de regagner un jour sa famille a porté ses fruits grâce à l'intervention d'un bienfaiteur qui lui a payé un billet d'avion. En dépit de son rejet familial car traité de sorcier, JB (8 ans) se contente de la prise en charge institutionnelle. Il fréquente l'école qui le manquait lorsqu'il vivait sous le toit parental.

Discussion

Notre engagement est au cas par cas étant donné la singularité du vécu de chaque jeune, mais aussi la particularité de la prise en charge en Afrique par rapport à celle de l'Occident. Nous n'avons pas travaillé en vase clos, nous avons composé avec les enfants de la rue et les membres de la société globale. Compte tenu de l'éthique vis-à-vis de nous-même, vis-à-vis du jeune de la rue et vis-à-vis de l'ensemble, nous avons défini clairement le contexte du déroulement des entretiens. Pour éviter toute suspicion, nous avons clarifié le motif de notre présence parmi eux. Ce qui leur a permis de dissocier notre démarche de celle des agents de l'ordre qui visait leur enfermement dans un centre de récupération aménagé à cet effet.

Le respect de la culture et du secret professionnel sont d'une impérieuse nécessité. Déjà, la transposition du récit de vie en entretien semi-directif est la preuve du respect des valeurs culturelles. Il était inopportun de calquer le modèle occidental sur une population exotique et dont le contexte de vie est tout-à-fait différent. Bien qu'il soit difficile de prouver leur sorcellerie, nous ne la rejetons pas totalement, car selon le théorème de Thomas de l'École de Chicago montre en sa version originale que : « If men define situations as real, they are real in their consequences » (Thomas & Thomas, 1932, p. 572) qui veut dire en sa traduction française : « si les hommes définissent leurs situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences » (Martuccelli, 1999, p. 435). Notre intervention leur a apporté la chaleur humaine si bien que certains nous ont remercié de les avoir écouté d'autant plus qu'ils sont rejetés d'un revers de la main lorsqu'ils sollicitent de l'aide surtout quand ils mendient au bord de la route. En plus, dissimuler le véritable motif de notre présence sur le terrain aurait été injuste et malhonnête. C'est pourquoi lors de la prise de contact aussi bien avec les jeunes, leurs tuteurs religieux qu'avec leurs proches parents, nous avons décliné notre identité de

chercheur préoccupé par le mode de vie des enfants de la rue en vue d'écrire un livre.

Du point de vue de la confidentialité et vu la perspective intersubjective dans laquelle nous sommes engagé, nous avons considéré sans jugement les déclarations des sujets interrogés en vue de les analyser. Notre manque d'interférence dans leurs réponses a fait preuve de notre neutralité bienveillante. Les données ainsi recueillies ont joui du secret professionnel. Nous ne sommes pas autorisé de porter à la connaissance du public les informations que les jeunes nous fournissent en entretien. Leur publication intelligible a respecté les règles scientifiques en vigueur : lecture et relecture par le jeune des données transcrites, autorisation du jeune à publier les informations le concernant. Vis-à-vis de la société globale, nous avons mis en place le processus de déconstruction de la dangerosité et de la stigmatisation des jeunes de la rue. Leurs multiples potentialités ont été mises en avant pour construire un environnement harmonieux qui tient compte de la valeur de chacun. Certes, notre implication a débouché sur la proposition des solutions aux problèmes qui se posent dans la société.

Conclusion

Ecartelés entre vulnérabilité et résilience, les jeunes de la rue sont stigmatisés sorciers. Cependant nous avons voulu montrer qu'ils ont des ressources qui leur permettraient de se reconstruire seuls ou avec l'aide des tuteurs de résilience. Notre militantisme focalise l'attention, selon la métaphore de la bouteille, sur sa moitié pleine (résilience). Ce qui nous donne l'occasion de constater leur reconstruction au cas par cas prouvée par les plus jeunes (8 et 11 ans) qui sont sortis de la rue. L'un pris pour un « enfant sorcier » dans sa « famille recomposée », a repris le chemin de l'école sous la prise en charge des religieux. L'autre, enfant fugueur pour éviter la maltraitance familiale, a bénéficié de l'aide d'un bienfaiteur qui lui a payé le titre de transport pour regagner sa famille. Notre intervention a été réconfortante et valorisante vis-à-vis des jeunes de la rue. Certains ont retrouvé leur confiance en soi et ont mis en route leur projet personnel de vie en fonction des ressources disponibles.

Notes

¹ Lubumbashi : Chef-lieu de la province du Katanga.

² Mwene-Ditu : ville de la province du Kasai oriental.

³ Kananga : Chef-lieu de la province du Kasai - Occidental.

⁴ Kindu : Chef-lieu de la province du Maniema.

⁵ Nous avons utilisé les codes pour désigner les garçons de la rue abordés en vue de garantir leur anonymat.

⁶ NE : Nombre d'entretiens réalisés avec les jeunes rencontrés.

⁷ DVR : Durée de vie dans la rue c'est-à-dire la durée de rupture familiale.

Références

- Albarello, L. (2007). *Apprendre à chercher, l'acteur social et la recherche scientifique* (3^e éd.). Bruxelles : De Boeck & Larcier.
- Bardin, L. (1998). *L'analyse de contenu* (9^e éd.). Paris : Presses universitaires de France.
- Becker, H. S. (1985). *Outsiders*. Paris : Métailié.
- Bertaux, D. (2006). *Le récit de vie, l'enquête et ses méthodes* (2^e éd.). Paris : Armand Colin.
- Braeckman, C. (1996). *Terreur Africaine*. Bruxelles : Fayard.
- Crocq, L. (1999). *Les traumatismes psychiques de guerre*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik B. (2002). *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik B. (2005). *Le murmure des fantômes*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrulnik, B., & Seron, C. (2003). *La résilience ou comment renaître de sa souffrance?* Paris : Fabert.
- De Ketele, J. M., & Rogers, X. (1996). *Méthodologie du recueil d'informations, fondements des méthodes d'observations, de questionnaires, d'interviews et d'études de documents*. Paris : De Boeck & Larcier.
- Delage, M. (2008). *La résilience familiale*. Paris : Odile Jacob.
- Deschamps, J. C., & Moliner, P. (2008). *L'identité en psychologie sociale, des processus identitaires aux représentations sociales*. Paris : Armand Colin.
- Freud, A. (1949). *Le moi et les mécanismes de défense*. Paris : Presses universitaires de France.
- Furtos, J. (2008). *Les cliniques de la précarité, contexte social, psychopathologie et dispositifs*. Paris : Masson.
- Guittet, A. (1983). *L'entretien. Techniques et pratiques*. Paris : Armand Colin.

- Kasongo Maloba Tshikala, Ph. (1991). *Étude comparative du besoin d'autonomie chez les délinquants et les non-délinquants. (Cas de la ville de Kisangani)*. Troisième graduat en Psychologie, FPSE, TFC inédit, Université de Kisangani.
- Kasongo Maloba Tshikala, Ph. (2011). *Autoreprésentations des jeunes garçons de la rue à Lubumbashi (RD Congo)* (Thèse de doctorat inédite). Université Catholique de Louvain, Belgique.
- Laplanche, J., & Pontalis, J. B. (2009). *Vocabulaire de psychanalyse* (2^e éd.). Paris : Presses universitaires de France.
- Lebigot, F. (2006). *Le traumatisme psychique*. Bruxelles : Ministère de la communauté française.
- Martuccelli, D. (1999). *Sociologies de la modernité*. Paris : Gallimard.
- Mazzocchetti, J. (2005). *L'adolescence en rupture, le placement au féminin, une enquête de terrain*. Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant.
- Miles, M. B., & Huberman, M. A. (1991). *Analyse des données qualitatives, recueil de nouvelles méthodes*. Bruxelles : De Boeck-Wesmael.
- Mucchielli, A. (1981). *Les mécanismes de défense*. Paris : Presses universitaires de France.
- Mulumbwa Mutambwa, G. (2009). *Étude sociolinguistique du kindubile, argot swahili des enfants de la rue de Lubumbashi (RD Congo)* (Thèse de doctorat inédite). Université Libre de Bruxelles.
- Olivier de Sardan, J. P. (2008). *La rigueur du qualitatif, les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant.
- Parazelli, M. (2002). *La rue attractive, parcours et pratiques des jeunes de la rue*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- Patton, M. Q. (1991). *Qualitative evaluation and research methods*. Newbury Park, CA : Sage.
- Pedinielli, J. L. (2005). *Introduction à la psychologie clinique*. Paris : Armand Colin.
- Peretz, H. (1998). *Les méthodes en sociologie, l'observation*. Paris : La Découverte.
- Poussin, G. (2003). *La pratique de l'entretien clinique*. Paris : Dunod.
- Quivy, R., & Van Campenhoudt, L. (2006). *Manuel de recherche en sciences sociales* (3^e éd.). Paris : Dunod.

- Sartre, J. P. (1947). *Huis-clos, pièce de théâtre, scène 5*. Paris : Gallimard.
- Szerman, S. (2006). *Vivre et revivre*. Paris : Éditions Robert Laffont.
- Thomas, W. I., & Thomas D. S. (1932). *The child in America, behavior problems and programs* (3^e éd.). New-York : Alfred A. Knopf.
- Tisseron, S. (2007). *La résilience*. Paris : Odile Jacob.
- Vinay, A. (2007). *Le dessin dans l'examen psychologique de l'enfant et l'adolescent*. Paris : Dunod.
- Wolff, S. H. (2007). *Bonheur et malaise dans le couple, la famille et la sexualité I*. [Portefeuille de lecture pour le cours de « Psychopathologie de la famille, du couple et de la sexualité »]. Université Catholique de Louvain, Faculté de Psychologiques et des Sciences de l'Éducation : DUC.

Philippe Kasongo Maloba Tshikala est candidat à la promotion au grade de Professeur associé à la Faculté de Psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Lubumbashi (RD Congo). Ph.D. en Sciences psychologiques et de l'éducation à l'Université Catholique de Louvain, ses recherches et ses enseignements se situent dans le domaine de la psychologie clinique.

Balthazar Ngoy Fiama Bitambile est psychologue du travail. Il est Professeur ordinaire à l'Institut Supérieur Pédagogique de Lubumbashi et Doyen de la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation à l'Université de Lubumbashi. Il a été co-promoteur de la thèse de Doctorat de Philippe Kasongo et promoteur de thèses de bien d'autres chercheurs.